

Wilfrid TERY

Carnet de guerre

**Trois mois de la vie d'un soldat
mai-juillet 1916**

**Les Editions du Collège César Franck
Palaiseau**

L'édition de ce carnet de guerre a été réalisée dans le cadre du projet « Gutenberg 2009 » sous la direction des professeurs Michel Costinesco et Fabrice Imbert, par les élèves de la classe de 4^{ème}D du Collège César Franck :

Kader Abdelsadok ; Giovanni Agostinho ; Nathan Benoît ; Mélie Bulesteix ; Lucie Boulet ; Océane Cuffel ; Evariste Dannenmüller ; Claire Dérongs ; Ludovic Dressayre ; Benjamin Eggen ; François Ghasarossian; Killian Guiheux ; Timothée Janmot ; Sally Khezzar ; Clémence Lamy ; Benoît Lazier ; Ronan Lefrançois; Agathe Letourneur ; Claire Levaux ; Sarah Mercier ; Jordan Neel; Roman Petronilli-Chauvois ; Romain Rastel ; Elisa Rignault ; Léa Sabzé ; Thibaut Salvi ; Jeffrey Sellier ; Canelle Vanlaer ; Alix Werkoff.

Directeur de la publication : Alain Dubois, Principal
Les Editions du collège César Franck, Palaiseau, juin 2009



F. Costinesco, droits réservés sauf à usage pédagogique

1er mai 1916

Muguets qui montrez vos clochettes blanches aux premiers rayons du soleil de mai, vous avez souffert durant les âpres jours de l'hiver monotone.

Parmi les terrains boueux, entre deux trous d'obus, près d'une petite feuille de lierre, vous avez pu croître sans souci des horreurs de la guerre, indifférents aux sourdes vibrations de l'air, aux âcres fumées des explosifs et à la goutte de sang humain.

Tandis que la mort avance la moisson des peuples de son aveugle faux, vous vivez, et comme vous, j'ai passé à côté du danger ; j'ai vécu des heures lourdes et si étranges que je n'ai pu en tracer les contours. Mais l'être humain se fait à tout.

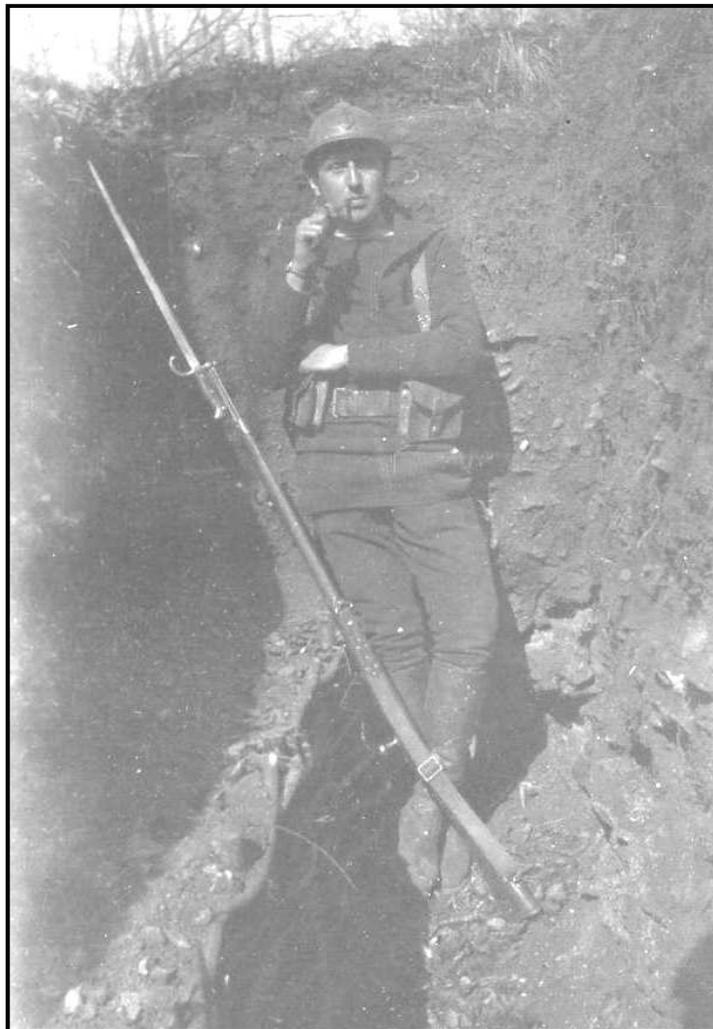
Et sur vous, frêles petites feuilles de ce carnet dont la couverture est de sinople, comme les eaux qui baignent les côtes où tout petit j'allais sur la grève, je vais laisser trace de ce temps que j'aurai eu le bonheur de vivre.

2 mai 1916

En me réveillant ce matin, j'ai pu comme chaque jour goûter le délicieux gazouillement des petits oiseaux du bois. Des rayons de soleil s'infiltraient dans notre cagna par les fissures de la porte, et je n'ai pu résister à la tentation de faire une courte promenade avant la mise à l'ouvrage .

J'ai passé la matinée dans les paperasses, additionnant les longues colonnes de chiffres des livres de comptabilité de la batterie. Le courrier officiel expédié à l'Etat-major de Toul, je me suis ensuite occupé à la confection des plans d'objectifs à viser lors de notre prochaine attaque. Notre lieutenant, alité à la suite d'un fort rhume, reçut la visite des officiers des batteries environnantes lui apportant chacun leurs vœux de prompt rétablissement. J'espère qu'il se lèvera bientôt pour reprendre la direction des travaux de l'ouvrage. Le mur d'une maison est en reconstruction ainsi qu'une route à munitions voisine de la casemate. Le Lieutenant « X » est venu de Toul pour dévisser un obus ennemi non éclaté. L'opération s'est faite dans les meilleures conditions.

Après avoir soupé, mes camarades ont été comme chaque soir sur le terrain de football situé entre deux touffes de sapins. Les arbres nous cachent de la vue des Boches, et nous pouvons donc shooter à notre aise. Ou perçoit, venant des bois, le cri des coucous qui semblent se chercher entre eux. Le soleil disparaît derrière un horizon de sapins, et bientôt les vallées se remplissent d'un épais nuage de brouillard. La nuit!



Wilfrid Téry, en faction

3 mai 1916

Je ne saurais en quels termes décrire l'émotion et le chagrin qui m'envahissent depuis ce matin. Sans autres commentaires, je dois dire que notre si digne lieutenant, monsieur Hallet, est actuellement à l'ambulance chirurgicale de Belleville où je l'ai laissé ce matin. Grande est la tristesse qui s'empare de tous nos cœurs. Nous l'aimions bien. Notre pauvre Lieutenant n'avait-il pas pour nous toutes les délicatesses pouvant nous contenter ? Courageux, bon et croyant, telles étaient ses qualités. Aussi je souhaite de tout mon cœur que sa blessure n'ait pas de suites graves. Nous l'avons relevé sanglant, un éclat s'étant logé dans l'œil gauche. Il souffrait affreusement durant plus d'une heure, et de ses lèvres j'ai pu entendre s'échapper ces mots : Vive la France!

Nous essayions en vain d'atténuer sa souffrance en attendant la voiture d'ambulance que j'avais demandée d'urgence. Il fut couché sur un brancard, et nous transportions notre chef inerte peut-être pour ne plus le revoir !

J'ai dû m'occuper de ses affaires personnelles et de la comptabilité de notre batterie.

Cette matinée malheureuse me troubla profondément; je me croyais soudain tomber dans un précipice!

Etre si brutalement séparé de M. Hallet, mon officier, mon camarade pourrais-je même dire, et ma chute fut d'autant plus irréparable que je devais, selon son désir, prévenir Mme Hallet, sa mère, de cette triste nouvelle !

Pauvre femme! N'allais-je pas, par quelques phrases, si tamisées fussent-elles, lui occasionner le plus grand chagrin ?

Enfin, par devoir et par soumission au vouloir de mon chef, je me suis mis en train à cette pénible tâche. Quelle lutte! Ai-je réfléchi avant de lui envoyer la lettre ?

Nous avons été bombardés vers la fin de cet après-midi par des obus de petit calibre occasionnant quelques dégâts matériels insignifiants. Je suis hâve [note de l'éditeur : « je suis livide dans l'attente de »] de nouvelles de notre lieutenant, et je compte qu'avant demain je serai renseigné sur la gravité de sa blessure.

Vive le Lieutenant Hallet! Vive la France !



Déterrement d'un obus de 210 ennemi

Le 5 mai 1916

C'est à peine si j'ai la force de tenir ma plume, tellement fatigué après ma longue randonnée près de Nancy.

Nous recevions hier un message de notre Etat-major de Toul, donnant l'ordre de faire parvenir au plus vite des instructions secrètes à l'aviation militaire de Saint-Nicolas-de-Port, 113 kilomètres au sud de Nancy.

Désigné pour remplir cette mission, je partis vendredi vers 15 heures, de l'ouvrage, ayant pour tout moyen de locomotion une vieille bicyclette appartenant à notre vaguemestre [note éd.: « officier maître »].

J'allai jusqu'à Marbache où je fis viser, pour la règle, mon laissez-passer, et me dirigeai ensuite sur Frouard où je pris le tramway de Nancy. A six heures, je fis mon entrée dans cette ville aussi jolie qu'artistique. Beaucoup de maisons sont cassées depuis le dernier bombardement, et bon nombre des habitants se sont enfuis vers l'intérieur. Sage précaution! Les obus de gros calibre ennemis n'ont-ils pas déjà fait dans cette innocente cité les dégâts les plus odieux et les plus criminels? Un fort vent de sud-est souffle sur le plateau.

On parle de ballons [.....] arrachés du sol et enlevés dans les airs avec leurs observateurs. J'ai appris aujourd'hui l'authenticité de cette triste nouvelle. Les journaux annoncent même que ce fut ainsi sur tout notre front.

Quelques observateurs ne voulant pas atterrir en pays ennemi se sont précipités dans le vide, espérant que leur parachute les aiderait! Hélas! Plusieurs sont venus s'écraser sur le sol, et l'on ne releva que des cadavres, affreusement meurtris par leur chute. Honneur à ces braves !

Saint-Nicolas-de-Port, vrai type du village lorrain, se dessine sans symétrie sur un coteau de vertes prairies. Il fait déjà bien sombre, car j'y arrive vers 8 heures [note éd.: huit heures du soir]. Quelques magasins sont fermés, et je cherche en hâte, le bureau du Commandement de l'Aviation. J'y parvins enfin, et m'acquitte de ma tâche. Le souci d'exécuter au mieux l'ordre que j'avais reçu est maintenant chassé et je m'enquière à présent d'une adresse.

Trouverai-je ? Je parcours plusieurs rues déjà plongées dans une presque obscurité.

De bien loin, un sourd grondement arrive jusqu'à moi, c'est encore le canon que l'on entend. Trois avions survolent le village et vont atterrir sur le Plateau de Saint-Nicolas-de-Port.

J'arrive enfin devant une grande maison blanche. C'est un magasin de papeterie. Présentation, rappel de quelques souvenirs aux personnes l'habitant qui m'accueillent très aimablement et m'invitent à partager leur repas.

Le premier train pour Nancy part à 7h35 le matin. Je passe quelques heures à visiter la ville, et reprend mon chemin vers le front, à 11 heures.

Le nouveau Commandant de notre ouvrage est arrivé pendant mon absence, et je dois le mettre au courant de l'administration du détachement et de l'observation du tir. Cela fait, je voudrais mettre à jour mon travail en retard. Hélas je n'en puis plus, ce sera pour demain.



Un obus de 210

Le 6 mai 1916 (matin)

Au loin le canon gronde d'une façon sourde mais continue; il scande ainsi les minutes, sans arrêt depuis deux mois bientôt.

Verdun ! gouffre de tant d'êtres humains. Verdun ! théâtre des sanglantes attaques que nos braves soldats ont si vaillamment repoussées.

Nous avons goûté aujourd'hui une vraie journée de printemps; le soleil s'est levé souriant et nous a chauffés durant tout le jour d'une douce chaleur de mai.

"Le printemps" ? Pas possible. Elles sont bien loin déjà ces froides et humides journées de l'hiver passé !

Aujourd'hui, les bois ont recouvert leur manteau d'été. Parmi les sapins noirs, c'est une grimpée d'arbres clairs aux jeunes pousses. On entend des bruissements, des vols, des petits claquements de becs.

Il y a dans ces contrées bombardées la veille, le matin même où des obus ennemis sont venus de très loin, de la base de derrière ces premiers contreforts de Lorraine, de lourds mamelons aux forêts pacifiques; il y a maintenant tous les bruits habituels qui font la vie quotidienne et charmante de nos campagnes.

Tous "les poilus" vaquent à leurs occupations de chaque jour, les uns vont au repos à l'arrière, d'autres, et bien souvent les "bleuets" de la classe seize s'échelonnent sur les routes et se dirigent vers les tranchées qu'ils ne connaissent pas encore.

Parfois, une salve de nos 75 fait tressaillir ceux qui ne s'attendent pas au bruit sec que produisent les détonations. Les journées passent et l'on se demande quand arriveront les derniers jours de la guerre. On pense aussi à ceux que l'on a laissés, au pays, que l'on ne reverra peut-être plus ! Patience et courage !

6 Mai 1916 (soir)

L'artillerie s'est montrée assez active durant la nuit dernière. Nous avons opéré dans la région du Bois-Le-Prêtre à une démolition de tranchées ennemies. Tout le jour, les explosions des mines se sont succédé. Ce soir tout retombe dans le calme. Seul le sourd et perpétuel grondement parvient jusqu'à nous semblant venir des Hautes Meuses ou des Eparges.

Orage de fer et de feu!

7 mai 1918.

Ma pensée va toujours vers les pauvres soldats qui défendent si héroïquement Verdun. Les Allemands s'acharnent contre la fameuse cote 304. Cette nuit, après une préparation d'usage, ils ont lancé trois attaques convergentes avec des effectifs d'infanteries très importants, paraît-il ; le résultat a été absolument nul ou plus exactement négatif. Nos feux de barrage, d'infanterie et d'artillerie, les ont une fois de plus arrêtés sur le champ. L'écho de cette nouvelle nous arrive par le communiqué de la nuit et nous sommes tous heureux de savoir que nous maîtrisons une fois encore ces brutes, ces hordes, ces barbares !

Il n'y a pas de qualificatifs assez injurieux pour donner à ceux qui foulèrent notre sol, à ceux qui chaque fois font preuve de la plus odieuse sauvagerie. Ils ont eu jusqu'ici l'avantage de leur grosse artillerie, l'avantage de leurs procédés fourbes d'espionnage, mais le soldat de France se bat et se battrà, je le souhaite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun de ces ignobles.

Rappelons-nous de Liège, de Namur, de Dixmude et de Maubeuge.

*« Enfants qui grandissez pendant les heures sombres
Où frappe le mitraille, où gronde le canon,
Où passent dans la nuit les lamentables ombres
Des blessés et des morts, masse informe sans nom,
Ah n'oubliez jamais que des brutes immondes
Qui voulaient d'un seul coup conquérir les Deux mondes,
Légions que vomit Satan, roi des Enfers,
Sur la France ont jeté des supplices atroces,
Et que par eux, elle a cruellement souffert ! »*

A.H.

8 Mai 1916

Journée assez mouvementée. Notre ouvrage a été bombardé ce matin par des projectiles (105) qui n'ont causé que peu de dégâts. Une batterie de 90 située aux environs de notre pièce a été également bombardée. Les éclats retombent de tous côtés et fauchent les branches qu'ils rencontrent. Aussi devons-nous nous abriter lorsque nous entendons l'éclatement.

Le personnel s'occupe à reconstruire un abri dont les murs n'étaient pas assez solides pour résister aux obus de gros calibre. Nous serons bientôt prêts à retirer, et je brûle d'impatience de voir infliger aux Boches quelques pertes de plus. Nous terminons la journée par une partie de ballon dans la petite vallée de Montauville, et nous jouons jusqu'à la tombée de la nuit.



Le premier armement de la pièce « Courbet »

Mardi 9 Mai 1916

L'heure de l'arrivée du courrier n'est-elle pas la plus goûtée par les poilus ? Ce brave vaguemestre ! Il est bien attendu tous les jours, et lorsqu'au loin nous le voyons apparaître, sa sacoche pleine de lettres et de journaux, nous éprouvons un plaisir, qu'il serait difficile de décrire. Tous ont l'espoir d'en recevoir des « babilles ». Les uns en ont beaucoup, d'autres peu, et le plus souvent pas du tout ! Chacun se presse à lire ce qu'elles contiennent. On sourit, on pense, on pleure même ! Quelle fut ma joie ce matin en apprenant que notre lieutenant M. Hallet devrait revenir à la batterie dans deux mois !

Quelle fut aussi mon chagrin en sachant qu'il avait perdu l'oeil gauche. Pauvre officier ! Je partage son chagrin et sa souffrance.

Reconstruction de l'abri voisin de la casemate.

Journée relativement calme. Visite à l'observatoire de Puvenelle.



Bois-Le-Prêtre, « La croix des Carmes »

Mercredi 10 mai 1916

Bien triste et longue cette journée ! Dès que l'aurore parut, le ciel devint d'un gris noirâtre, symptôme de pluie et de vent. Vers huit heures ce matin, après que le vent eut soufflé en tourbillonnant dans la vallée, la pluie tomba drue, remplissant en un clin d'oeil les moindres ruisseaux le long des routes et inondant les boyaux et tranchées. Tout le jour, nous sommes restés terrés dans nos abris; les hommes ne pourront s'employer à aucun travail de maçonnerie ou de terrassement.

Les abords de l'ouvrage ont été bombardés vers 4 heures.— Les éclats retombent en tous sens en sifflant - quelques-uns vont se nicher dans les grands arbres, restés debout. Il n'y en a pas un qui n'ait quelques déchirures. Parfois, la brise donne fin à leur agonie et l'on entend dans la forêt le cri de ces être végétaux trop faibles pour survivre à leurs cruelles blessures; ils tombent emportant avec eux les frêles petits nids de pies ou de chardonnerets.

Jeudi 11 mai 1916

Le théâtre aux armées – Une circulaire de la division nous parvient ce matin : une représentation théâtrale aura lieu le 11 mai 1916 à 13:30 dans la salle de l'ambulance 346, à Dieulouard.

Ce furent là d'incomparables minutes, surtout quand l'illustre Sarah Bernhardt, de son étonnante voix d'or, récita des vers de Louis Payen, et une ode du plus beau souffle, qu'elle avait quelques bonnes raisons de dire magnifiquement, puisqu'on y exaltait la France [...].

Jamais je n'ai entendu rire de si bon cœur, surtout lorsque Fursy improvisait devant les « poilus » ses impayables chansons.

Quand les artistes entrèrent et traversèrent cette foule de braves groupés par sections dans le hall de l'ambulance 346, ils furent accueillis au son de la Marseillaise et par les acclamations de nous tous. – Nous ne savions comment prouver à ces grands artistes notre très profonde gratitude.



Sarah Bernhardt, sur le front

Vendredi 12 Mai 1916

Nous nous attendions aujourd'hui à recevoir l'ordre de tirer, mais celui-ci n'est pas venu. J'espère que ce sera sans tarder, car tous, nous nous ennuyons dans l'inaction. Travaux de consolidation des abris.

Rien à signaler samedi, dimanche et lundi.



Observatoire « X »

Mardi 16 mai 1916

Le soleil sourit aux charmants paysages de Lorraine et leur donne un air de gaieté qu'ils n'avaient pas eu depuis plus d'une semaine.

A quelque cent mètres de notre position, les mitrailleuses françaises crépitent. Est-ce une alerte ? Une attaque ? Pendant plus d'une heure, on entend le bruit saccadé de ces « faucheuses » ; quelques salves de nos 75, et tout retombe dans le calme. Le ciel est sillonné par les bombardiers qui partent semer leurs projectiles dans la direction de Metz. Ils sont sérieusement canonnés quand ils passent sur les lignes, mais ils rentrent tous intacts après leur raid.

Un message de l' A.L.G.P du secteur arrive vers 8 heures. « La pièce de marine peut-elle tirer sur la gare et le village d'Onville ? » Réponse affirmative. Nous avons la visite du commandant de l'artillerie lourde du Bois-Le-Prêtre. - Nous allons tirer [...].

L'observation se fera au moyen des avions et par télégraphie sans fil.

Mercredi 17 mai 1916

Les canons contre avions ont fort à faire pour couper la route aux aéroplanes allemands. L'un d'eux survole notre position pendant plus d'un quart d'heure. Les Boches doivent croire que notre pièce a été détruite ou que nous travaillons à la changer de place. Les shrapnells de nos obus retombent de tous côtés en sifflant et nous devons rester une bonne partie de la matinée dans nos abris.

Cinq marins vont accompagner à sa dernière demeure un maréchal de Logis d'une batterie voisine qui fut tué hier par l'éclatement d'un 105.

Nous travaillons à construire un boyau pour protéger les lignes téléphoniques reliant la batterie aux observatoires. Celles-ci étaient en plein air et les éclats les coupaient à chaque instant.

Nous n'avons pas encore d'ordre pour tirer. Je crois que l'on attend l'attaque prochaine, et notre feu se bornera à couper le ravitaillement ennemi, celui-ci passant sur les routes et voies ferrées de Metz à Verdun et plus au nord.

Jeudi 18 mai 1916

Belle journée d'été. Nous construisons en hâte une tranchée pour les lignes téléphoniques. Une batterie de 75 aux environs de nos positions est bombardée tout le jour. Les marmites [note éd. : obus] y arrivent deux par deux. Nombreux sont les éclats qui passent en bourdonnant à nos oreilles. Les avions survolent la pièce « Courbet », et à leurs passages, nous nous dissimulons sous les arbres du bois afin qu'ils ne nous aperçoivent pas.

Nous recevons la visite de l'officier chimiste, Monsieur Bouxin et du Capitaine Lein de la 22^{ème} Batterie. Par eux, nous avons des nouvelles du lieutenant Hallet qui devient, paraît-il, de plus en plus valide. A 13 heures, je pars à l'observatoire de Puvenelle, je traverse la forêt à cheval. Le temps est brumeux de sorte que notre pièce ne peut pas tirer, l'observation étant impossible.



Voiture de ravitaillement

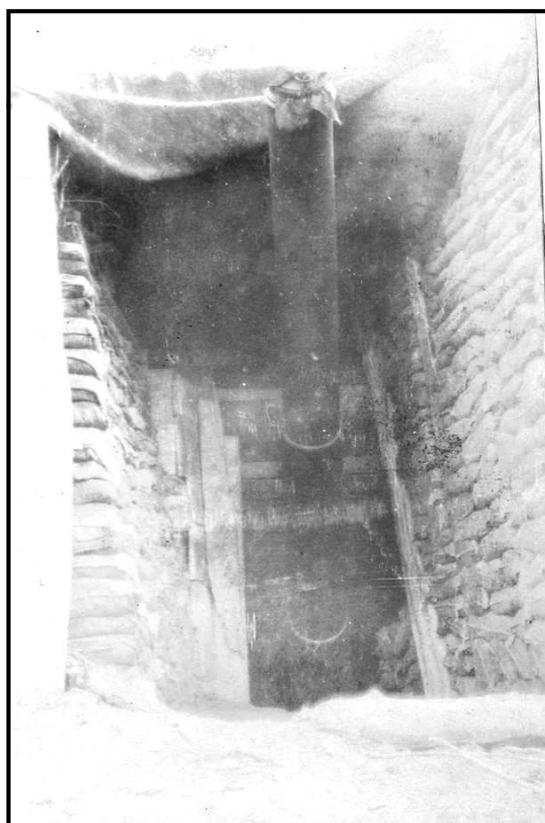
Vendredi 19 mai 1916

Dès l'aube, avions français et allemands survolent le secteur.

Violentes canonnades et fusillades aériennes. Un de nos dirigeables, le « Champagne », est allé semer ses bombes la nuit dernière sur une localité occupée par l'ennemi. Celui-ci, pour se venger de ce fait, a bombardé Pont-à-Mousson vers deux heures le matin. Les obus n'ont fait aucun mort.

Nous devons tirer 100 coups demain matin, à six heures, sur la gare et le village d'Onville. Observation aérienne .

On parle d'une prochaine offensive entre Regnéville et Nancy. 6 km de la pièce.



L'embrasure de la pièce « Courbet »

Samedi 20 mai 1916

L'effectif de la pièce s'est occupé durant la nuit dernière à orienter l'embrasure pour pouvoir tirer sur Onville . Nous avons eu l'aide des artilleurs d'une batterie voisine, ce travail devant être terminé ce matin au lever du jour.

Six heures! Notre pièce est prête à tirer, mais les ordres ne viennent pas et la journée se passe dans l'attente. Dans l'après-midi nous recevons la visite du commandant de la 7^{ème} batterie, accompagné du lieutenant Monfaucon observateur-aviateur. Nous attendons pour le réglage du tir que nous commencerons dès demain à 7 heures. Deux avions observateurs et trois avions de chasse partiront de Toul avant le tir. Leurs signaux seront transmis par la télégraphie sans fil. Je passe ma soirée à faire les calculs nécessaires au tir. Le temps est assez clair de sorte qu'il est probable que rien ne nous empêchera de tirer demain.



Repas

Dimanche 21 mai

Branle – bas de combat à trois heures trente! Le deuxième armement aux munitions. Arrimage, pointage et baptême des obus. Les aviateurs ont quitté l'aérodrome de Toul à cinq heures. Léger brouillard dans la vallée; nous comptons sur l'éclairage intense du soleil pour régler notre tir avec précision. Vers six heures, deux avions observateurs et trois avions de chasse français survolent notre position et se dirigent vers le nord. Chaque homme est au poste de combat.

Six heures quarante: « Ouvrez le feu ! »

La première salve n'est pas observée. L'aviateur est gêné par la canonnade efficace de l'ennemi. La deuxième salve est aperçue courte de 50 mètres par rapport au but, et à droite de 25 mètres.

Nous rectifions l'angle de portée et l'angle de déviation. Troisième salve, au but.

Nous transmettons aux aviateurs l'ordre de se retirer et nous commençons le tir d'efficacité sur trois points différents :

1: Un parc de camions automobiles.

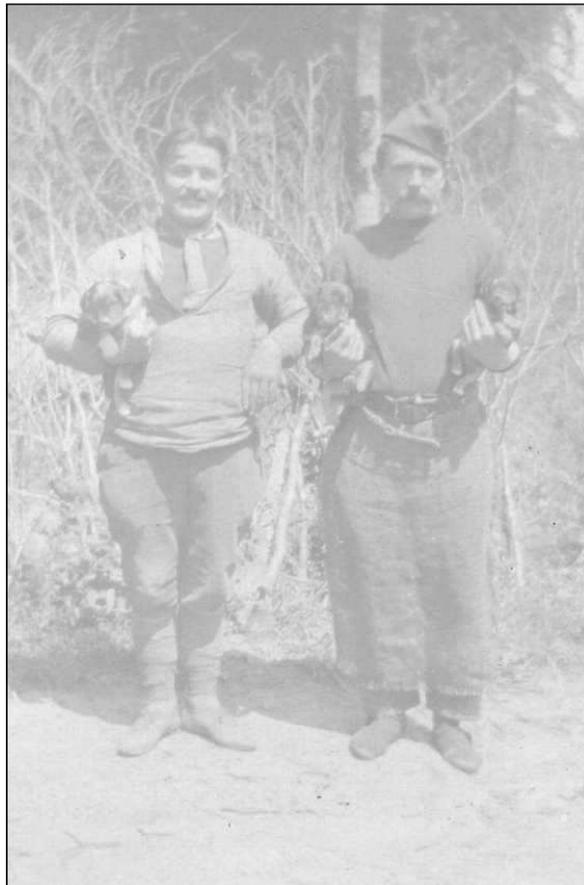
2: Des rames de wagons sur les voies de la gare d'Onville, et

3: Un hangar annexé à la gare.

Le tir d'efficacité se fait à une vitesse moyenne de 27 à 28 secondes par obus. Les salves sont de douze coups.

Vers sept heures et demie, un 150 éclate devant notre casemate. Nous pensons que l'ennemi commencera à répondre à notre feu.

Le tir terminé, nous restons dans le couloir ouest de la casemate, car c'est là l'endroit le plus protégé et le plus solide. Nous attendons en vain l'arrivée habituelle des 210. Deux aviateurs survolent notre batterie. Le brouillard est sûrement la cause du silence de l'ennemi. Nous prenons notre repas du midi au cantonnement de Maidières, car la cuisine trop peu consolidée est intenable sous les bombardements.



Les cuistots

Lundi 22 mai

Jézainville, petite commune sur le plateau au sud-ouest de Pont-à-Mousson, a reçu ce matin 97 obus ennemis. Une vingtaine d'hommes et soixante chevaux tués et blessés. Dès deux heures du matin, les avions allemands sèment leurs bombes à Pont-à-Mousson, Blénod, Maidières. Bombardements d'Atton et de Mousson. Quelques 105 autour de notre ouvrage..



Section de mitrailleurs

Jeudi 25 mai 1916

Pont-à-Mousson. Il ne se passe pas de jour sans que cette jolie petite cité lorraine ne soit bombardée par l'ennemi.

Les habitants y sont devenus rares. On ne voit plus que des personnes âgées qui ne veulent point quitter la maison dans laquelle la plupart sont nées. D'autres vivent du rapport de leurs commerces, magasins de papeterie, d'habillement ainsi que quelques cafés. Ceux-là sont plus fréquentés. Les soldats au repos s'y retrouvent et y vivent durant le jour quelques heures de gaieté.

Toutes les maisons ont été atteintes par les projectiles ennemis. Les rues et le plus grand nombre des maisons ne forment qu'un amas de pierre et de bois à demi calciné. La gare et le pont sont complètement détruits. Le cimetière (rive droite de la Moselle) est en ruines. Le reste des pauvres morts gisent épars sur le sol. Toutes les rues de la ville sont désertes. A chaque instant, les sonneries ou cloches de l'église retentissent, présage de bombardement ou du passage d'avions au-dessus de la cité.

Les portes des maisons restent ouvertes nuit et jour, sur l'ordre du Commandant de la place. Les passants peuvent s'y réfugier à la première alerte ou au premier sifflement d'obus. Les caves sont aménagées pour se protéger des gaz asphyxiants. J'ai eu maintes fois l'occasion de me rendre dans cette ville martyre et je fus bien souvent étonné d'y retrouver tous allant et venant, ne se souciant des dangers qu'ils encourent. Ici, c'est une ambulance, là un poste central téléphonique.

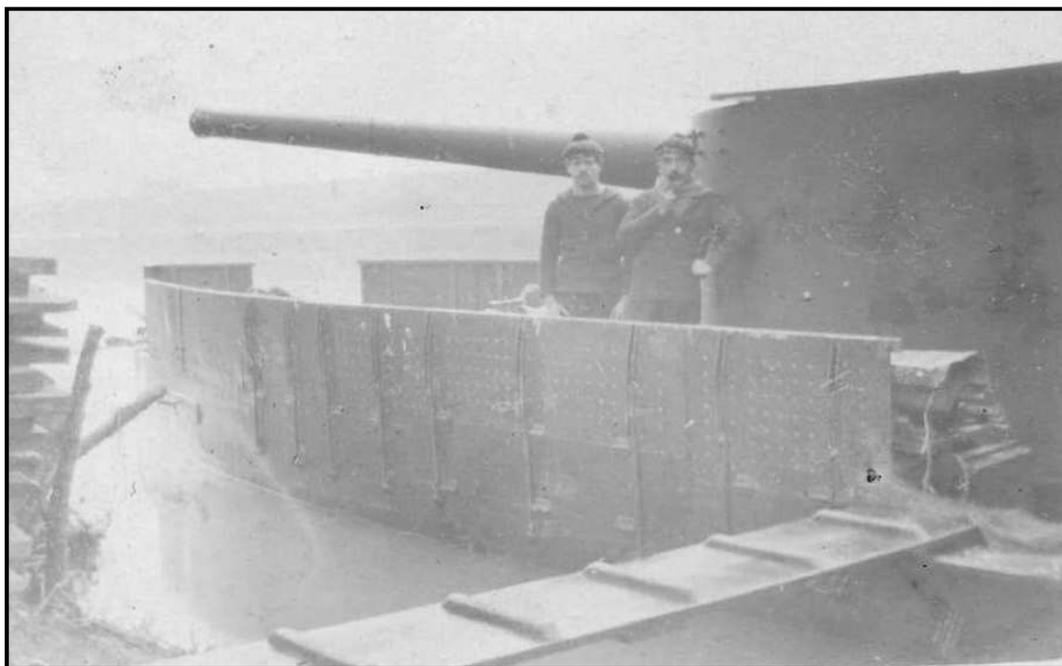
Magasins du génie où sont accumulés les matériaux de guerre : rondins, rails, caissons, obus, grenades à main, etc. Le parc du 10^{ème} génie a été incendié la nuit dernière à la suite de trois explosions successives dans les stocks de poudre, cheddite et tolite. Dégâts matériels importants, mais bien heureusement pas de blessés ni tués.

Communiqué du 24 : nous nous accaparons du Fort de Douaumont en infligeant à l'ennemi des pertes énormes. Seraient-ce là les premiers succès de notre offensive prévue pour la fin du mois de mai ? Je le souhaite et attends avec anxiété les nouvelles des résultats de cette prise.

Vendredi 26 mai 1916

La pluie n'a cessé de tomber depuis la nuit dernière ; l'eau coule en ruisseaux dans les boyaux et forme avec la terre une boue argileuse qui ne séchera que très lentement. Les patrouilles de part et d'autre ont profité de ce temps pluvieux pour faire des reconnaissances dans le Bois-Le-Prêtre. Durant tout le jour, les mitrailleuses et les fusils ont craché leurs balles meurtrières. Le canon s'en est mêlé, et ce ne fut que vers seize heures que la forêt retomba dans le calme.

Un matelot de notre batterie a eu un doigt de la main gauche sectionné. Il a été évacué sur l'ambulance de Dieulouard. Sa blessure est sans gravité.

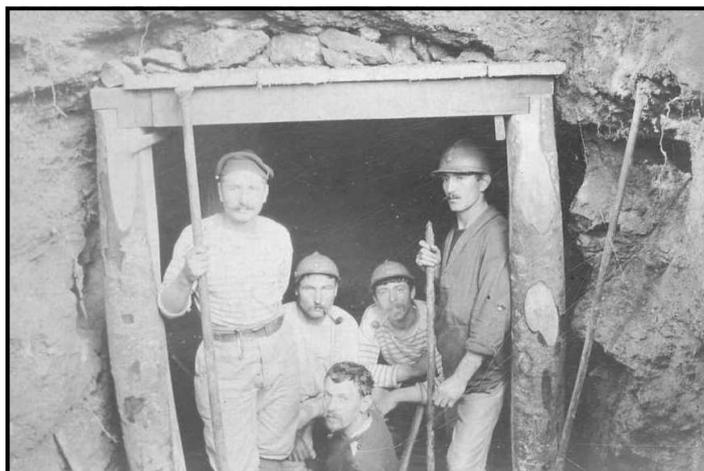


Canonnière fluviale

Samedi 27 mai 1916

663^{ème} jour de guerre, mort du Général Gallieni.

Au lointain, toujours la basse des canons, immense rumeur pathétique qui devient une forme de silence tant elle est continue et amortie. Notre oreille s'y est faite, et nous n'entendons que bien peu l'orage de fer et de feu devant Verdun. L'ennemi s'est emparé à nouveau du fort de Douaumont où nous avons certainement laissé beaucoup d'hommes. Qu'importe ! Leur premier élan fut à jamais brisé par nos défenses. Le coup fut mortel pour nous, personne ne pourrait le nier, mais à l'heure où j'écris, nous avons pu les maîtriser. Le Kaiser voulut, en engouffrant ses troupes et en gaspillant des tonnes de munitions, s'emparer coûte que coûte de Verdun. Son espoir fut vain. Dans notre secteur, la journée se passa relativement calme. Quelques duels d'artillerie et tirs de destruction des tranchées.



Une sape

Dimanche 28 mai 1916

Je me suis rendu à Pont-à-Mousson l'après midi où je devais faire quelques achats pour notre batterie.

La ville, de coutume bien morne, a aujourd'hui ce petit air de fête que l'on trouve le dimanche dans toutes les cités. Pour la première fois, j'ai poussé ma promenade jusqu'au faubourg NE où nos fantassins sont en position depuis février 1915. Les tranchées vont à proximité des rives de la Moselle et se dessinent dans la plaine en passant par les Hauts Durieux, le Bois-Le-Prêtre, etc...

A quelque cent mètres en arrière de nos lignes, habite aujourd'hui [...] un fleuriste qui cultive paisiblement ses tulipes et ses pensées sans se soucier des balles ou des ennemis. J'ai causé quelques instants avec lui et fus étonné de la voix pleine d'entrain. Il y a bien quelques trous de marmites dans son grand jardin plein de fleurs, mais cela n'empêche pas les roses, œillets et autres de pousser sous l'orage de fer qui passe bien souvent effleurant de leur effroyable souffle leurs frêles pétales aux couleurs d'arc-en-ciel.

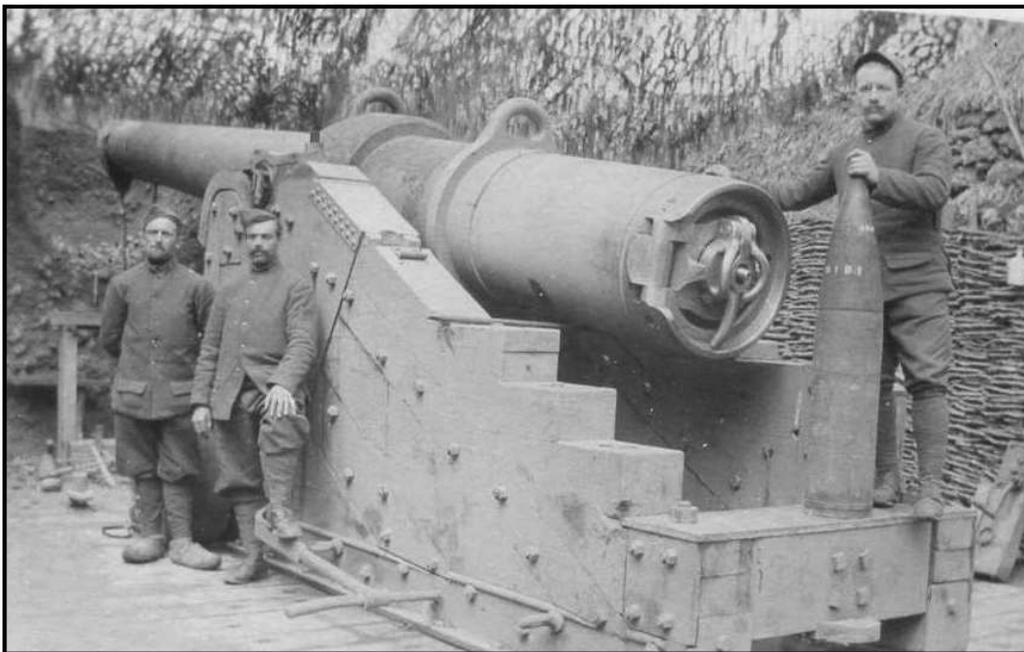
Jeudi 1er juin 1916

Une attaque est prévue au Bois-Le-Prêtre vers quinze heures trente.

Il fait une chaleur lourde et les gros nuages gris assombrissent certains coins de paysage. Le secteur est entièrement plongé dans le calme. Ceci est d'ordinaire le présage d'un furieux combat, car pendant que les canons se taisent, le ravitaillement en munitions de toutes sortes s'opère. Elles [note éd.: les munitions] s'accumulent dans les abris, dans les tranchées. Il faut infliger aux ennemis un bombardement sérieux, avant de pouvoir sortir des tranchées. A l'heure dite, l'ouragan de mitraille s'abat sur un espace de quelques centaines de mètres. Cet endroit s'appelle les Hauts-de-Rieupt.

De lourdes fumées s'élèvent au-dessus des arbres dont les cimes se dessinent dans un ciel presque noir. Les explosions se succèdent et ébranlent les cagnas environnantes. Vers seize heures, la riposte ennemie commence; elle s'acharne sur plusieurs points. Les 105 et plus petits éclatent fusant sur nos têtes, et les shrapnells sifflent et s'enfoncent dans le sol. Malheur aux imprudents. Il nous est recommandé de nous tenir à l'abri. Cette précaution est sage, car jusqu'au crépuscule, l'artillerie ennemie se montre active.

Tout à coup, la fureur se fait et devient néante. C'est alors que les patrouilles française enjambent les parapets. La distance séparant les deux lignes est d'environ 150 mètres. Nos fantassins avancent par bonds et arrivent dans les tranchées boches qui sont évacuées depuis le début du bombardement. A ce moment, nos canons par leurs barrages précis tiennent l'ennemi en respect et protègent les hommes qui fouillent et repèrent les emplacements. Ils ramènent un prisonnier et quelques engins de tranchées.



Canon obusier de 240 mm

Dimanche 4 juin 1916

Mes occupations, très nombreuses, ne me permettent plus d'inscrire chaque jour les événements qui se déroulent dans notre secteur. Aussi me contenterais-je de noter les faits importants.

Une escadrille de six avions ennemis est allée cet après-midi jeter ses projectiles sur Toul. A son retour, quatre avions de chasse de l'aérodrome de Saint-Nicolas-de-Port tournoyaient au-dessus de nos lignes, attendant la retraite des adversaires qu'ils désiraient couper. Le combat se déclencha vers 15 heures.

L'un des appareils ennemis parvient à s'esquiver, alors que les autres moins rapides restent à la merci de nos éperviers.

Les mitrailleuses crachent rageusement, distantes d'une cinquantaine de mètres des objectifs et soudain l'un des combattants pique et s'écrase dans une forêt. Les deux pilotes sont horriblement contusionnés, et de l'appareil, il ne reste qu'un amas inextricable de débris, de toile, bois et aluminium.

Un autre biplan est également touché, mais il parvient à gagner les lignes et atterrit au-delà de Norroy.

Mercredi 7 juin 1916

En représailles à notre bombardement du 1^{er} juin, l'ennemi lança sur le Quart une avalanche de mines et autres engins de tranchées sur un espace de cent cinquante mètres de notre ligne. Les dégâts matériels sont assez considérables, nous avons à déplorer la mort de quelques fantassins. Nous apprenons qu'il s'est passé une grande bataille navale entre la flotte anglaise et la flotte allemande. Les pertes, de part et d'autre, sont importantes car les journaux annoncent la disparition d'une trentaine de navires de guerre.



Fac-similé du manuscrit

15 Juin 1916

Sur le coteau de «Vide-Bouteille» (ainsi nommé par les habitants de Pont-à-Mousson qui venaient aux temps de paix se rafraîchir ou pour des promenades dans Le-Bois-Le-Prêtre) sont en position deux canons (75) contre avions, deux batteries de 75 et une batterie de 90. Ces canons sont d'un précieux concours en cas d'attaque dans Le Bois; c'est pourquoi l'ennemi s'est acharné depuis neuf heures ce matin. Durant tout le jour, les positions ont été intenable, les obus sont tombés par salves de deux et même quatre fusant et percutant, labourant les environs des batteries; vers midi, le feu s'est déclaré dans un abri à munitions sans toutefois y produire d'explosions.

J'ai appris qu'une pièce a été complètement détruite et que plusieurs artilleurs ont été blessés et tués.

Samedi 17 juin

Rencontre de patrouilles aux environs de Fey-en-Haye. Quelques prisonniers. Combats aériens et bombes sur Pont-à-Mousson, Nancy et Toul.



La garde du fanion

Mercredi 20 juin 1916

Bombardement des abords de l'ouvrage. Il est prudent de rester à l'abri, car les éclats bourdonnent en tous sens. Temps brumeux, mais lourd. Cependant les arbres jeunes et feuillus jouent en se balançant avec le vent léger. Vers 15 heures, le marmitage bat son plein ; les Boches y pleut la dose [note éd. : « y mettre le paquet »] ; on dirait que le sol est un plancher sonore que de gros géants maladroits martèlent de leurs bottes aux talons ferrés ; on dirait que ces gros géants veulent piétiner nos gros canons élancés et fiers.

Lévriers qui continuent d'aboyer avec une voix de fer. Il ne faut pas croire que nos artilleurs cessent leur feu pour cela. Au contraire, ils veulent prouver à l'ennemi que ses marmites ne les effraient pas.

Que les coups sont mal donnés ! Ils frappent, frappent toujours à côté. Colère lourde et stupide. Notre meute d'acier continue de hurler, irréductible.

A 19 heures , le marmitage cesse.

Quoique le calme rétabli à quelque cent mètres de notre position, au loin, à Verdun on entend la canonnade lointaine comme un tonnerre ouaté. Je ne puis mieux comparer cette journée aux phases diverses d'un orage.

23 juin 1916

L'ennemi s'est emparé aujourd'hui de la côte de Froideterre devant Verdun. Il se trouve par ce fait à proximité du fort de Belleville. Que va-t-il se passer ? Je crois que quel que soit l'aboutissement des opérations allemandes contre Verdun, et à supposer même que nos ennemis remportent là un succès chèrement payé, le Kaiser n'y trouvera selon mon avis qu'une satisfaction d'amour propre aussi dérisoire qu'éphémère. Il ne suffit pas de gagner la Meuse; en effet, il va falloir répondre à l'assaut général des alliés. Près de 200.000 prisonniers ont été faits.



Forêt de Paveulle - La Fontaine.

Leviers qui continuent d'aboyer avec une voix de fer. Il ne faut pas croire que nos artilleurs cessent leur feu pour cela. Au contraire, ils veulent prouver à l'ennemi que ses manœuvres ne le rapprochent pas.

Sur la côte sont nuel dormés! Ils frappent, frappent toujours à côté. Colère lourde et stupide. Notre meute d'acier continue de hurler irrésistible. Et 19 heures, la manivelle cesse. Quoique



Canon de 95 mm, Artillerie Coloniale.

Le calme ritable, à quelques centaines de nos positions au loir, à Verdun, on entend la canonnade lointaine, comme au tonnerre ouaté. Je ne puis mieux comparer cette fornicée aux phases diverses d'un orage.

23 Juin 1916.

L'ennemi s'est emparé au moment'hui de la côte de Froideterre.



Village de Montcaumon (nos mètres) des lignes ennemies.

droit Verdun, chose trompeuse à proximité du fort.

Fac-similé du manuscrit

Jeudi 29 juin 1916

Il est possible que nous tirions sur le village d'Onville, et par ce fait, je dois reconnaître un nouvel observatoire pour observer l'efficacité de nos obus. Il me faut aller en première ligne, au lieu dit « Noyer » situé entre Fey-en-Haye et Le-Bois-Le-Prêtre. Quoique étant dans la belle saison, les boyaux sont inondés d'une épaisse nappe d'eau et de boue. Le Nr. 350 dans lequel j'ai passé pour me rendre à l'observatoire est pris d'enfilade par les « mausers pointus », et chaque instant, les balles sifflent et s'enfoncent dans la terre argileuse. Malheur à celui qui passe sans se courber !

Le temps est assez sombre, et je ne puis découvrir que des objectifs trop peu distants de notre pièce. Il me faudra donc retourner par temps plus clair. Elles sont bien toutes ces tranchées, plongées dans une demi obscurité. Au loin, la lumière blafarde d'un soleil embrumé nous permet de deviner les lignes ennemies. Ici, c'est un abri de mitrailleuse, là, c'est un créneau, etc. A mes côtés, un bon territorial tire flegmatiquement les balles de son fusil, jusqu'à épuisement. Il vise un vilain Boche qui s'obstine à terrasser de sa pelle des pierres qu'il jette simultanément sur le parapet. Et le vieux brave fait « son carton » selon son originale expression, espérant qu'une balle heureuse frappera le Teuton.

Eh, bien ! la Marine ! Vous allez vous faire repérer avec vos pompons rouges ! Telles sont les reproches, assez justes d'ailleurs des « poilus » que nous croisons dans les boyaux. Ces paroles sont remplies d'étonnement. Jusqu'où viennent-ils se perdre ces marins ? Les « Blue Jackets » ainsi nommés en Angleterre sont en effet des oiseaux tout spéciaux : nous sommes dévisagés comme des phénomènes. Que sommes-nous donc venus faire en Lorraine et ailleurs ? Nous devons bien souvent répondre aux questions de ces braves gens qui pour la plupart n'avaient jamais vu de marins.

Nous passons la nuit à orienter l'embrasure de la casemate. L'ouvrage et ses abords a été bombardé durant la journée par des petits calibres.

Bombardement de Nancy par pièce à longue portée. Le tir est concentré dans les environs de la cathédrale. L'ennemi n'a donc aucun but stratégique, mais bien criminel.

8 juillet 1916

Le temps change constamment. Deux soirs sur trois, il pleut à verse ; puis température exquise. On respire, on est loin de la guerre. Puis le ciel se bouche derechef ; le vent mugit, féroce, et la pluie recommence à ruisseler ; [...] le brouillard tombe, ce brouillard livide, épais à couper au couteau que les marins appellent « purée de pois », et qui me donne, à moi, l'impression d'un ensevelissement anticipé.

L'ennemi s'émancipe. Les canons bombardent Pont-à-Mousson, Blénod. Des avions jettent des bombes sur Toul.



*Reste des aviateurs pilotant
le Fockler 11-104*

9 juillet 1916

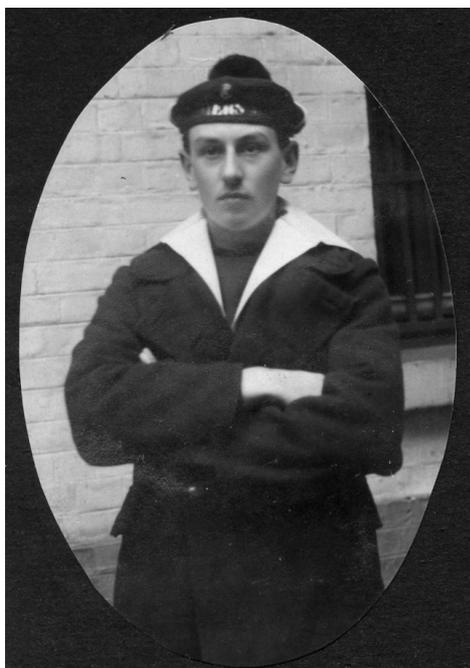
Nos canons de tranchée entrent en conversation avec les Boches, et durant toute la soirée, ce n'est qu'un orage de fer. De lourdes flocons rougeâtres s'élèvent au-dessus des grands arbres à demi calcinés. Le bombardement dure environ quatre heures, et la riposte est plus faible que nous l'attendions.

Vers huit heures, au coucher du soleil, nos fantassins enjambent le parapet et s'élancent vers la première ligne ennemie. Ils la trouvent déserte et bouleversée. Leurs mitrailleuses crachent sans répit leurs balles meurtrières, mais nos hommes fouillent et découvrent les sapes [note : « tranchées »] dans lesquelles sont blottis les Boches. Ceux-ci ne veulent pas en sortir, mais quelques grenades asphyxiantes ou incendiaires ont vite raison d'eux.



Wilfrid Louis Gabriel Téry

4 décembre 1896 - 12 décembre 1988



A 16 ans, le très jeune Wilfrid Téry s'embarque comme mousse à bord du quatre-mâts Chanaral, navire de la Maison Bordes. Il passe deux fois le cap Horn, sur la route Newcastle-on-Tyne, Valparaiso, Iquique, La Rochelle.

Passer le cap Horn était à l'époque pour tout marin un rêve, une épreuve, une consécration.

Il s'engage comme volontaire et participe avec les unités de la Marine française aux combats de la Première Guerre mondiale. Il excelle dans les missions de renseignement, d'observation et d'estafette, son unité de fusiliers marins étant stationnée à Pont-à-Mousson.

Pour ses services civils et militaires, Wilfrid Téry est élevé en 1958 au grade de chevalier de la Légion d'honneur.